

La main de l'homme

Jacques Godbout

Volume 1, numéro 6, novembre–décembre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1959). La main de l'homme. *Liberté*, 1(6), 427–429.

La main de l'homme

C'est André Malraux, je crois, qui a dit que la grande peinture aujourd'hui est abstraite. Pourquoi? Nul n'en pourrait donner d'explication objective. Mais il est un fait: les grands peintres, depuis la guerre, ont choisi la peinture non-figurative. Que restait-il d'ailleurs à explorer? La nature entière? Comme par les siècles passés? Mais il y avait devant eux un monde neuf, étrange comme les signes sur les poteries primitives, merveilleux comme les courbes aux murs des mosquées; et c'est celui-là qu'ils ont choisi.

Adolescent, les premières peintures que j'ai connues étaient figuratives. Tout au plus étaient-elles atteintes de géométrisme ou de cubisme. Mais dès le début d'une certaine maturité, je me suis trouvé en plein accord avec la ligne et la couleur, sans représentation, ou plutôt comme autre représentation de l'univers qui nous est à la fois intérieur et extérieur.

Mon fils, lui, est né entouré de tableaux abstraits. Pour lui une peinture est une peinture. Sans rien de plus. Et il est d'une génération heureuse qui n'a pas, vis à vis de la peinture du moins, ces idées préconçues qui ressemblent tellement aux calendriers des maisons de semences. Un tableau est un tableau. Et un dessin, c'est un dessin: une table, une chaise, un panier chargé de fruits.

Et même s'il allait rejeter, dans quinze ans, tout ce qui l'entourera, il lui en restera quelque chose que nous n'avons pas eu. Des images, des formes lui seront familières qu'il nous faut aujourd'hui apprivoiser. Il est de la génération de l'image, de l'écran, du musée. Oh! nous aussi, nous avons eu nos musées... mais quels musées! Salles où l'écho faisait peur au passant, salles où le passant chuchotait, où le passant murmurait. Nos musées étaient des temples où l'on marmottait l'admiration comme une prière. Et pourtant, tous les musées du monde ont des hauts plafonds, de vastes couloirs, de longs escaliers. Que n'y donnait-on des bals?

Tous les arts sont langage. Peut-on dire la différence entre un poème et un tableau? Seule la matière est différente, seuls les outils diffèrent. Tous les arts sont langage, signes de l'homme. Nous ne sommes pas des dieux. D'ailleurs que nous importent les dieux? Nous ne sommes pas non plus des bêtes. D'ailleurs que nous importent les bêtes? Je m'intéresse aux dieux en autant qu'ils me ressemblent, aux bêtes en autant que je leur découvre des qualités humaines. Rien d'autre n'a d'intérêt que l'homme. Et ce que produisent les mains de l'homme.

Un balcon tordu par le feu, une grille espagnole, du fer noir, des courbes grises, des droites. Sculpture, langage. Le peintre a besoin de paroles. Chacun de ses tableaux est discours. Ronflant

chez certains, insistant ou scabreux chez d'autres. Mais les meilleurs peintres ont le discours lent et la parole discrète. Les meilleurs peintres sont discrets, et nous donnent à manger.

Ceux qui aiment la peinture passent outre aux affiches des musées où l'on dit : *prière de ne pas toucher*. Car l'huile a sa texture rugueuse, et l'aquarelle roule sous les doigts en fine poussière. Et la gouache est lisse sous la main. Froide comme le vent d'automne. Il faut savoir manger la toile à pleines mains. Et le tableau qui n'est en somme qu'un décor, comme on en voit au théâtre, devient décor de notre vie. Ce n'est pas en vain qu'il s'accroche aux murs d'une pièce : c'est pour attirer le regard. Pour qu'on oublie le mur. Tableaux d'aujourd'hui, décors d'une vie incertaine, parfois intérieure, souvent généreusement extérieure.

C'est aussi une surface plane, limitée par ses quatre côtés, encadrée. Le tableau est une toile qui a l'apparence et la forme et souvent les dimensions d'une fenêtre. Fenêtre miniature, oeil-de-boeuf, ou encore vitrail, peut-être format portrait ou format marine; le tableau est du verre qui laisse deviner plus de lumière que celui des planétariums. S'il est des jours où, parce qu'on a rien à faire, on jette un coup d'oeil par la fenêtre, il faudrait peut-être apprendre à jeter vers la vie un coup d'oeil par le tableau.

Et cet art n'a pas l'âge de l'homme. Des statues vieilles de deux mille ans sont soeurs des tableaux d'aujourd'hui. Chaque époque a ses statues. Les formes ne changent pas, la matière à peine varie. Tout ce que peintres et sculpteurs ont fait, depuis que l'homme existe, est et demeurera jeune. Cet art plastique a, sur la littérature, l'avantage de moins vieillir. Tout au plus jaunit-il. Il a l'avantage de ne pas connaître la frontière des langues. Et pourtant un tableau est un poème, un roman, une pièce de théâtre. Et si un jour, sollicités par l'image, les hommes cessaient de lire, ils ne pourraient cesser de regarder par la porte-fenêtre qu'est une peinture. L'écrivain peut, beaucoup mieux que le peintre, expliquer les complexités vitales. Mais qu'importe l'écrivain lorsque le lecteur a refermé le livre, l'a rangé dans les rayons d'une bibliothèque. Livre et écrivain enfermés comme fèves en boîte. Tous deux ont dès lors cessé de nuire ou d'inquiéter ou de plaire. On ne les écoute plus. Alors que le tableau est une explication du monde que même l'illettré peut accrocher aux murs de sa maison.

* * *

Le touriste moyen a exigé, depuis quelques années, une transformation des oeuvres artisanales : on a inventé une gamme de *souvenirs de voyage* à sa mesure. Ce n'était que justice. Et peut-être à cause de cela (entre autres choses et faits) les artisans d'aujourd'hui font-ils oeuvre d'art. Si le musée du Caire contient

certaines parois peintes, on y trouve aussi des sarcophages d'or, mais surtout des terres cuites et des bijoux. Et ces objets nous apparaissent comme l'expression artistique des lointaines époques pharaoniques. De même les terres, les émaux, les bijoux, les tissus mêmes, exposés récemment¹, nous ont semblé prendre place dans notre musée vivant.

Françoise Desrochers-Drolet cuit des émaux dans lesquels elle a enfermé tout le soleil, toute la lumière de l'été et beaucoup de chaleur humaine aussi. Gilles Derome façonne des terres dont la texture est presque sexuelle et dont le principal défaut est une rugosité telle qu'on aimerait les caresser plutôt que les regarder. Derome exposait une sculpture: on aimerait le voir travailler dans la terre des formes abstraites, avec la même maîtrise. Il se pourrait qu'un autre sculpteur (nous en avons si peu) soit né.

Mais par-dessus tout, cette exposition — comme d'ailleurs la plupart des expositions des artisans d'aujourd'hui — insiste jusqu'à l'exaspération sur l'influence d'un grand artiste touche-à-tout: Picasso. On ne peut plus dessiner un enfant, choisir une couleur, faire un boeuf de terre ou un escargot dans un cendrier sans *faire du Picasso*. De Vallauris, ce diable d'homme a transformé les terres de feu. Et qu'il soit cabotin, espagnol ou publicitaire, Picasso aura, par son génie, enveloppé le milieu du vingtième siècle d'un style dont on n'est pas près de se défaire: style à la fois beau, joli, décoratif ou naïf ou humain et qui a tellement les qualités de ses défauts que je ne vois pas le jour où les artisans l'auront oublié.

* * *

André Jasmin (dont Fernand Ouellette parle avec beauté et intelligence²) vient de mettre sur le marché trente-cinq albums de sérigraphies, dédiés aux amateurs de l'impression à tirage limité. On y trouvera toutes les qualités que l'on connaît déjà à la peinture de Jasmin: lumières, voiles, discrétions et surtout agencement des couleurs qui semblent ne pas chercher le dessin mais le créent avec douceur. L'ensemble justifie pleinement l'année de travail que Jasmin y a consacrée, délaissant l'huile pour le cadre et la soie, un peu comme s'il avait eu besoin d'un repos ou d'un renouvellement; cependant ces sérigraphies soulèvent une fois de plus la question qui risque de devenir éternelle comme notre mère la sainte Eglise: après le non-figuratif, quoi?

Jacques Godbout

¹ Exposition conjointe des universités de Montréal et McGill organisée par monsieur Guy Plamondon. Exposaient: G. Beaudin, M. Brault, G. Derome, F. Desrochers-Drolet et H. Riedl-Ursin.

² Voir *André Jasmin ou le pari de la sincérité*, page 347.